

Patrick Ollivier-Elliott

À l'heure  
allemande

## Marie-Antoinette Vergès, résistante aux côtés de Marcel Barbu

Voyageur attentif, comme il se décrit lui-même, Patrick Ollivier-Elliott parcourt sans relâche la Drôme et le Vaucluse, notant et dessinant ce qu'il découvre. Il est l'auteur de nombreux ouvrages aux éditions Édisud : *Les Baronnières, La Provence verte, Une Provence des senteurs, Vallée de la Drôme et terres voisines*. Il vient de publier aux éditions de La Fontaine de Siloé un très bel ouvrage *Vercors Safari-patrimoine* que nous avons plaisir à signaler à nos lecteurs. (19 €).



En 1943, Marie-Antoinette Vergès a 19 ans et vit à Marseille avec ses parents. Son père a toujours parlé à ses enfants de la Grande Guerre comme une « inutile boucherie humaine », et les a enclins à une certaine sympathie pour ce pacifisme dont Giono avait été un des chantres. Mais lorsque cette jeune fille, membre des Guides de France, est invitée par des amis à assister à une conférence confidentielle tenue par un résistant, elle bascule du côté de la révolte contre l'occupant.

Le confrencier, Marcel Barbu, est un personnage atypique, un entrepreneur dans l'âme qui, avant la guerre, a créé à Paris une entreprise de production de boîtiers de montres. Sous-traitante pour les manufacturiers de montres de la région de Besançon, cette entreprise est aussi atypique que son fondateur puisqu'elle fonctionne selon une idéologie communautaire : il n'y a ni patron, ni petits chefs.

Lorsque s'abattent, sur la moitié de la France, la chape de l'Occupation et les menaces sur les personnes, Barbu monte une filière de transfert de juifs vers la zone libre ; mais il est vite suspecté, et en représailles son usine est incendiée par les Allemands. Il crée alors la *Communauté de travail de Boimondau* (abréviation de *Boîtiers de montres du Dauphiné*) et l'installe dans une ferme vers Combovin ; cet atelier de production va servir de couverture pour des réfractaires au triste STO (Service du Travail Obligatoire) et pour des juifs.

Barbu a cependant gardé des bureaux à Paris, d'où il dirige ses filières de « mise à l'abri », et c'est là, en Février 1944, qu'il fait venir Marie-Antoinette pour l'assister. Mais une seconde fois, il est dénoncé, et lorsque Marie-Antoinette revient de courses le matin du 14 Avril, elle trouve les bureaux envahis par Allemands et miliciens, et est faite prisonnière ; Barbu a été torturé et a le visage en sang. Marie-Antoinette qui a sur elle une liste de sympathisants, demande à aller aux toilettes et fait partir dans la cuvette des adresses qui auraient envoyé des amis en déportation. Puis, profitant d'une bousculade lorsque les prisonniers sont descendus vers des camionnettes, elle réussit à s'enfuir, se cache une demi-journée sous un étal des Halles, et va se réfugier trois jours chez une amie dont le père est un sympathisant de Vichy.

Elle redescend alors à Marseille dans sa famille, et de là est envoyée à Combovin par le réseau Barbu, dont Marcel Mermoz, l'adjoint de Barbu, a pris la tête.

La grande ferme de Combovin n'est pas seulement une planque pour des réfractaires, mais aussi un véritable atelier de production qui, pour faire vivre ses « pensionnaires », a besoin d'argent. Marie-Antoinette est envoyée à Besançon pour livrer des boîtiers aux entreprises locales, dont Lip connue pour ses liens avec la Résistance. Munie d'un laissez-passer en bonne et due forme délivré par l'administration allemande, elle emprunte mi-juin 1944 le *train des permissionnaires allemands* pour remonter de Valence à Besançon, livre sa marchandise et revient avec 100 000 francs qu'elle doit dissimuler dans le filet à bagages afin de ne pas se faire dévaliser. Le 22 juin, elle renouvelle l'expédition, de plus en plus dangereuse puisque le débarquement en Normandie a fait monter la nervosité de l'occupant. La livraison de boîtiers rapporte 130 000 francs à Boimondau. Troisième expédition le 7 juillet, avec 2 000 boîtiers dans sa valise ; le voyage est cauchemardesque, le train est bombardé, la Milice le bloque ensuite à Dijon et Marie-Antoinette est sauvée par le chef de gare qui la cache durant une nuit dans son bureau. Elle revient de Besançon avec 150 000 francs, mais ce sera la dernière mission car la ferme de Combovin est attaquée par les Allemands et détruite. Plusieurs de ses pensionnaires mourront en déportation. Pour Marie-Antoinette l'aventure clandestine s'arrête, car le débarquement de Provence a lieu peu après.

Les membres du réseau Barbu étaient tous bénévoles, et l'argent des boîtiers ne payait que le fonctionnement du réseau et la nourriture des pensionnaires de Combovin : pour vivre durant cette période, Marie-Antoinette aura vidé la totalité du compte que sa famille lui avait constitué à la Caisse d'Épargne. La guerre finie, jamais elle ne pourra obtenir d'être reconnue comme résistante, car le réseau Barbu se considérait comme un réseau pacifiste et refusa toujours de délivrer à ses membres des certificats de Résistance. Aujourd'hui, elle vit à Grambois, dans le sud du Vaucluse.

Marcel Barbu surviva à son emprisonnement et acquerra une visibilité nationale en 1965 lorsqu'il se présenta à l'élection présidentielle contre le général de Gaulle, sans grand succès d'ailleurs puisqu'il n'obtint que 1,7 % des suffrages. Dans la montagne, au-dessus du village de Combovin, une stèle rappelle qu'exista par là un foyer de résistance. Mais, malgré plusieurs publications qui en témoignent, trop peu se souviennent aujourd'hui, de la *Communauté de travail de Boimondau*.